

FOOTBALL • ITALIE

## Du cinéma au football, Aurelio De Laurentiis, le volcanique président du Napoli

Les supporters napolitains aiment détester ce producteur d'origine romaine, dont la famille a fait fortune à Hollywood, mais c'est bien lui qui porte le club de la ville vers son premier titre de champion d'Italie depuis l'époque de Diego Maradona, en 1990.

Par Thomas Saintourens (Naples (Italie), envoyé spécial)

Publié le 29 avril 2023 à 06h00, modifié le 29 avril 2023 à 10h10 · Lecture 8 min.

Article réservé aux abonnés



Aurelio De Laurentiis au stade Diego-Armando-Maradona de Naples (Italie), le 2 avril 2023. MATTEO CIAMBELLI / DEFODI IMAGES VIA GETTY IMAGES

Ce dimanche d'avril, le « *presidente* » a respecté à la lettre sa routine d'avant-match. Il est arrivé au stade en minivan aux vitres fumées, sous escorte, depuis le palace où il a ses habitudes. Il a salué ses invités, tout en prenant soin d'éviter ceux qui pourraient porter le mauvais œil. Puis il s'est assis au centre de la tribune Autorita, celle des officiels et des VIP. Son épouse, ses avocats et ses amis se sont placés autour de lui, selon la disposition gagnante, dictée par lui seul. Lorsque le public du stade Maradona a scandé un à un le nom des joueurs du Napoli, son club de foot, l'élégant aux cheveux gominés est resté imperturbable.

Dix-neuf ans après avoir sauvé le club de la faillite, Aurelio De Laurentiis, producteur de cinéma, savoure sa réussite et la réception, pour un match de championnat, du grand AC Milan. Pourtant, ce soir-là, le scénario va lui échapper... Trois minutes après le coup d'envoi, la Curva B, la tribune des ultras les plus fougueux, se met à l'insulter en le renvoyant à son péché originel : « *De Laurentiis, tu n'es pas napolitain !* » De fait, l'homme est romain, et la nuance est d'importance. Malgré tout, ce septuagénaire réputé impulsif maîtrise ses nerfs, tel un sphinx au milieu du chaos : il sait que son

équipe, malgré sa défaite du jour, devrait conquérir sous peu son premier titre de champion depuis 1990, du temps du « dieu » Maradona. Et si le sacre se confirme, c'est à lui, le Romain, que Naples l'ingrate le devra en partie.

Aurelio De Laurentiis a longtemps fait ses comptes à la fin de l'année civile plutôt qu'au printemps ; l'œil non pas rivé sur les résultats du foot mais sur ceux du box-office de Noël. N'est-il pas le roi du « cinepanettone », ces comédies familiales qui ont fait sa fortune et sa renommée ? *Noël sur le Nil*, *Noël en Inde*, *Noël à Rio...* Le filon, inépuisable, lui a souvent permis de dépasser le million d'entrées et de garnir son armoire à trophées : 50 Biglietti d'oro et 15 David di Donatello. Aurelio De Laurentiis a produit plus de 400 films depuis son entrée dans le métier, en 1975, au sein de la société Filmauro, lancée avec son père, Luigi De Laurentiis.

## Club de foot en déroute

A 73 ans, le « *presidente* » porte ce nom à particule si souvent apparu aux génériques. Son oncle, Dino, a produit en son temps des chefs-d'œuvre italiens comme *Riz amer* (1949), ou *La Strada* (1954), mais aussi des films « made in USA », tels que *Serpico* (1973) ou *Conan le barbare* (1982). C'est d'ailleurs lui, le tonton Dino, qui a ouvert les portes de l'Amérique à cette famille originaire de Torre Annunziata, cité balnéaire située au pied du Vésuve où leur aïeul tenait une fabrique de pâtes. Depuis, les De Laurentiis sont devenus une dynastie mondialisée, allant et venant de Rome à Hollywood. Jusqu'à ce qu'une immanquable occasion d'affaires entraîne Aurelio dans le golfe de Naples.

**Lire aussi :** [Dino De Laurentiis, producteur italien de cinéma](#)



Nous sommes alors à l'été 2004. Notre homme est à Los Angeles, où il supervise la finalisation de *Capitaine Sky et le monde de demain*, avec Jude Law et Gwyneth Paltrow. Un appel urgent l'oblige à filer à la hâte. Le voici bientôt qui pose ses affaires à Capri et fonce à Naples à bord d'une navette rapide pour un rendez-vous au siège de la banque UniCredit. Contre un chèque de 32 millions d'euros, l'homme de cinéma acquiert un club de foot en déroute, dépouillé de son histoire, de ses joueurs, de ses installations, et même de son nom. La prestigieuse Societa Sportiva Calcio Napoli, fondée en 1926, est rebaptisée à l'américaine, Napoli Soccer.

Le projet tient davantage d'un film à petit budget que d'une grosse production. Après avoir vivoté, en usant repreneurs et entraîneurs, le club en banqueroute vient d'être rétrogradé en Serie C, la troisième division... De Laurentiis ne connaît rien au foot, mais c'est un ambitieux, décidé à transposer ses méthodes du cinéma dans le sport. Après tout, il s'agit toujours de divertissement, d'« *entertainment* », comme on dit en Amérique.

## Le grand monde du calcio

Dans une chambre d'hôtel, sans photographe, le premier joueur à signer est un solide attaquant argentin, en provenance de Catane, en Sicile. Roberto Sosa, alias « Pampa », se souvient de ses débuts chaotiques au Napoli Soccer : « *Le championnat avait déjà commencé et nous n'étions que quatre joueurs professionnels dans l'équipe. Nous portions nos propres équipements et avons récupéré un vieux ballon dégonflé siglé de la Lazio de Rome. On partait s'entraîner sur un petit terrain, à Paestum, car les installations du club étaient placées sous séquestre.* »

Faute de sponsor, ce sont les titres de films du patron qui s'affichent sur le maillot bleu azur. Les succès suivent : Naples retrouve bientôt son nom, ses trophées, son lustre, et surtout sa popularité. Dès 2007, l'équipe revient en Serie A, l'élite nationale. Et voici De Laurentiis dans le grand monde du calcio, où les puissants ont toujours aimé s'afficher, des Agnelli (Juventus) à Silvio Berlusconi (AC Milan).

**Lire aussi :** [Toni Negri : « L'histoire du Milan AC ne commence pas avec Berlusconi »](#)



De Rome, le « *presidente* » conserve l'accent et son bureau sur le Quirinal, l'une des sept collines de Rome. Le reste de l'année, il vit à Los Angeles, où il rénove en continu sa villa de nabab. A Naples, en

revanche, il paraît insaisissable. Il y mène une vie d'homme d'affaires hyperactif, garde ses distances tout en imposant son style. Un look, d'abord, avec ses cheveux blancs tirés vers l'arrière, sa barbe aussi bien taillée que ses costumes, et ses Ray-Ban aviator dorées. Son mauvais caractère lui vaut bien des ennemis. En ville, ce patron grincheux, volontiers grande gueule et grippe-sou, est surnommé le « *pappone* », autrement dit le « mac ».

## Gestionnaire avisé

Mais le bonhomme a de la ressource, et le sens de la mise en scène pour présenter les nouvelles recrues du club. En 2011, devant les journalistes, il attend le dernier moment pour laisser le joueur suisse Gökhan Inler ôter le masque de lion dont il l'a affublé, en criant d'un coup « *et voilà !* » Plus tard, lorsqu'il dévisage le Sénégalais Kalidou Koulibaly, à peine débarqué au club, il demande à se faire « *rembourser* » : le gaillard ne lui semble pas à la hauteur du mètre quatre-vingt-douze promis sur sa fiche d'identité...

Tous les Napolitains connaissent la scène culte des aventures du « *pappone* ». Milan, 27 juillet 2011, extérieur jour. Après la publication du calendrier de la Serie A, qu'il juge pénalisant pour son équipe, De Laurentiis quitte le siège de la Ligue en furie, puis se retourne soudain, sur le parking : « *Vous êtes des merdes ! Je veux repartir faire du cinéma !* », hurle-t-il, avant de filer vers la rue. Il réapparaît peu après, sans casque, juché à l'arrière du premier scooter venu, et disparaît dans le flot de la circulation.

Bien sûr, De Laurentiis n'a pas quitté le football. Il a même su y prospérer... De fait, il ne suffit pas d'être un « *pappone* », si flamboyant soit-il, pour faire prospérer une entreprise comme le Napoli. Au-delà de ses frasques, « ADL » – les initiales avec lesquelles il signe ses tweets – est un négociateur-né, un gestionnaire avisé, entouré de collaborateurs de confiance et de « *yes men* » chargés d'appliquer ses ordres. Celui-ci, par exemple, en cette fin de saison historique : refuser les demandes d'interview, tant par précaution que par superstition.

## Tribunes populaires désespérées

Pour le reste, la famille est à la manœuvre. Son épouse suisse, Jacqueline, et leurs trois enfants, figurent au plus près de lui dans l'organigramme du club. Edoardo, installé à Naples, fait le lien avec le staff et les partenaires locaux. Valentina, en charge du design, est notamment à l'origine des innombrables maillots collector, fabriqués par Armani, dont le spécial « Saint-Valentin » décoré d'une énorme bouche rose (125 euros pièce en boutique). Quant à Luigi, l'autre fiston, un temps programmé pour le cinéma, il a été placé à la tête du club de Bari, dans les Pouilles, autre investissement familial.

Luigi pourra s'inspirer du modèle paternel, le « *de laurentiisme* », comme le dit l'économiste Vincenzo Imperatore, fan inconditionnel du club, dans un livre à paraître en mai : « *Dès le début, De Laurentiis a su s'entourer des meilleurs techniciens mais aussi d'avocats qui ont mis en place des contrats modèles, aussi épais que des livres, à l'avant-garde dans la gestion des droits à l'image. Si les comptes du club sont parmi les plus sains d'Italie, c'est aussi parce qu'il contrôle tout, jusqu'aux bouteilles d'eau.* » Costanzo Jannotti Pecci, président de la chambre d'industrie de Naples et membre de son premier cercle d'amis napolitains (il en a quand même), voit en De Laurentiis un « *formidable entrepreneur, perfectionniste, bourreau de travail* ». Pourtant, à mesure que l'on s'éloigne de la tribune Autorita, sa gestion désespère les *tifosi*, surtout ceux des tribunes populaires.

**Lire aussi :** [« Nulle part les écoles ne sont aussi nécessaires qu'ici » : à Naples, les conséquences dramatiques d'une année sans école](#)



« *Son erreur a été de sous-estimer l'importance des ultras mais aussi de ne pas comprendre le côté émotif des habitants* », témoigne Gennaro, un habitué de la Curva B, qui préfère ne pas donner son nom de famille. « *Cette fin de saison, c'est l'heure du règlement de comptes* », affirme-t-il, avant d'insister sur un grief : le prix des places, susceptible de dépasser 80 euros en virage, même pour les plus jeunes. « *C'est la saison des merveilles, et beaucoup d'enfants des classes populaires n'auront jamais pu voir un match en vrai au stade* », regrette Gennaro.

## Sacrilèges

En dépit d'un jeu enthousiasmant, d'une succession de joueurs emblématiques (Hamsik, Insigne, Cavani...), les tifosi les plus engagés reprochent aussi à leur président un manque d'ambition sportive, et sa façon de s'intéresser davantage au bilan financier, renforcé par les revenus de la Ligue des champions, qu'à l'objectif suprême, le titre. Sans oublier ses déclarations sur le stade, qualifié de « chiotte », et celles sur la pizza napolitaine, jugée peu digeste, perçues comme autant de sacrilèges.

A la différence de ses prédécesseurs, « ADL » se protège au maximum des passions dévorantes. « *Le précédent président, Corrado Ferlaino, a eu des bombes posées devant chez lui*, analyse le journaliste et essayiste Gigi Di Fiore, auteur de *Storia del Napoli* (éd. Utet, 2021, non traduit). *De Laurentiis, lui, est un corps étranger à la ville. Mais peut-être est-ce nécessaire pour réussir, car Naples est une ville qui te détruit.* »

**Lire aussi une archive de 2013 :** [Football : « Les Napolitains se feraient tuer pour le Napoli »](#)



En cette saison mémorable, le Romain est au cœur des discussions de comptoir. Comme lors de ce déjeuner sans fin dans une trattoria des quartiers espagnols. A table, trois copains, tous prénommés Maurizio et amoureux du club : Maurizio Cortese, entrepreneur dans la gastronomie ; Maurizio Marinella, le champion des cravates en soie ; et Maurizio De Giovanni, auteur de polars à succès. Tous livrent le même récit polyphonique de cette séquence paradoxale : « *L'été dernier, rappelle De Giovanni, les supporters ont vu partir leurs trois joueurs préférés, et arriver des inconnus, dont ce Sud-Coréen, Kim Min-jae... Mais réunissez dix génies autour de cette table, avec Einstein au milieu, ils n'auraient pu imaginer la saison que l'on a vécue.* »

Déjà, l'avenir du « presidente » – et donc celui du club – alimente les palabres. Le Maurizio romancier a sa théorie sur ce boss peu soucieux de se faire aimer : « *A présent, De Laurentiis est lié au Napoli par un baiser mortel.* » La faute aux livres de comptes : le club représente désormais plus de 95 % du chiffre d'affaires de la Filmauro... En ville, il se murmure d'ailleurs que le « pappone » serait sur le point d'acquérir une maison sur la colline de Posillipo, non loin de l'endroit où vivait autrefois Maradona. Mais, en attendant une éventuelle installation, il a pris la pose avec certains représentants de la Curva B, en signe d'apaisement, et publié illico la photo sur Twitter.

**Thomas Saintourens** (Naples (Italie), envoyé spécial)